



HAL
open science

Le populisme en son terreau latino-américain

Olivier Compagnon

► **To cite this version:**

Olivier Compagnon. Le populisme en son terreau latino-américain . Bulletin de l'Association pour le Développement de l'Histoire Culturelle, 2017, p.40-46. halshs-01796667

HAL Id: halshs-01796667

<https://shs.hal.science/halshs-01796667v1>

Submitted on 6 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

III. Journée d'étude du 31 mars 2017 organisée par l'ADHC et l'Institut des Hautes études de l'Amérique latine à la Maison de l'Amérique latine avec la participation d'Olivier Compagnon, Paula Diehl, Jeanyves Guerin, Jean-Yves Mollier et Pascal Ory

LE POPULISME EN SON TERREAU LATINO-AMERICAIN

Olivier Compagnon¹

Penser la question du populisme depuis l'Amérique latine ne constitue pas un détour exotique destiné à donner bonne conscience aux sciences sociales produites depuis le Nord, mais un authentique passage obligé tant la région latino-américaine apparaît centrale – bien davantage en tout cas que la Russie tsariste des *narodniki* ou que les États-Unis du *People's Party* – dans la consolidation de cette catégorie d'analyse du politique qui intervient au milieu du XX^e siècle et dans sa resémantisation depuis le tournant des années 1990 et 2000. Toutefois, si l'Amérique latine a pu être présentée comme « le paradis du populisme »², la notion n'en demeure pas moins éminemment malléable dans l'espace et dans le temps depuis plus d'un demi-siècle et continue de faire l'objet de discussions sans fin.

Le populisme comme catégorie classique et endogène des sciences sociales latino-américaines

Depuis les années 1950, le populisme s'est en effet imposé comme une notion classique dans les sciences sociales latino-américanistes – en science politique, en sociologie, en histoire et où que soient produites ces sciences sociales, aussi bien dans les Amériques qu'en Europe – afin de désigner des régimes surgis dans le sillage de la crise de 1929 au premier rang desquels figurent la présidence de Lázaro Cárdenas au Mexique entre 1934 et 1940, les deux périodes de l'hégémonie de Getúlio Vargas au Brésil, entre 1930 et 1945 puis entre 1951 et 1954, ou encore le péronisme en Argentine entre 1946 et 1955. Bien qu'il soit nécessaire d'établir un certain nombre de distinctions entre chacun d'entre eux, ces régimes furent tout à la fois porteurs d'une remise en cause du patron idéologique libéral qui avait marqué de son empreinte la vie politique latino-américaine depuis les

¹ Professeur Université Paris 3- Sorbonne Nouvelle

² Loris Zanatta, « El populismo, entre religión y política. Sobre las raíces históricas del antiliberalismo en América Latina », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina* (Tel Aviv), vol. 19, n° 2, 2008, p. 29. Du même auteur, voir *Il populismo*, Rome, Carocci Editore, 2013.

Indépendances du premier quart du XIX^e siècle, d'une volonté d'intégration des secteurs sociaux qui avaient été traditionnellement exclus du corps de la nation, d'un certain nombre de réformes sociales progressistes, d'un nationalisme exacerbé et d'un antimarxisme plus ou moins virulent. Résistant à toute tentative de classification selon le binôme gauche / droite à moins d'en nier un certain nombre de caractéristiques majeures, ils constituèrent un temps des objets politiques non identifiés avant d'être regroupés sous le terme de « régimes populistes ».

Au contraire, de nombreuses autres catégories utilisées pour penser le politique dans l'Amérique latine contemporaine, il s'agit ici d'une notion endogène produite par des intellectuels ou des universitaires latino-américains soucieux de ne pas tomber dans le piège de l'eurocentrisme méthodologique et d'une assimilation – tentante, mais aussi réductrice que fautive – des régimes précédemment cités aux fascismes européens¹. Ce désir de produire des outils conceptuels susceptibles de restituer au plus près les spécificités de la région correspond d'ailleurs à un moment bien particulier dans l'histoire intellectuelle de l'Amérique latine : celui de l'institutionnalisation ou de la consolidation institutionnelle de certaines disciplines académiques comme la sociologie ou la science politique, qui entraîne d'ailleurs également l'émergence, une décennie plus tard, de la théorie de la dépendance dans le domaine de l'économie ou de la théologie de la libération dans le champ religieux. Sans qu'il soit possible de mentionner ici tous les théoriciens du populisme, il convient de souligner l'importance de l'œuvre du sociologue Gino Germani (1911-1979), militant antifasciste italien réfugié à Buenos Aires au début des années 1930 et lié aux réseaux intellectuels antipéronistes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, qui publie en 1955 *Estructura social de la Argentina*² dont l'un des enjeux majeurs est de comprendre les raisons de l'adhésion d'une partie de la société argentine au régime de Juan Domingo Perón et les modalités de sa participation politique – dans un cadre pourtant autoritaire – tout en récusant le recours au modèle fasciste pour le caractériser. Dans le prolongement de Germani, le sociologue argentin Torcuato di Tella est celui qui formalise réellement la catégorie du populisme à l'échelle de toute l'Amérique latine au milieu des années 1960³. Au Brésil, c'est exactement dans la même période que divers universitaires – dont le sociologue Hélio Jaguaribe et le politiste Francisco Weffort – gravitent autour du *Grupo de*

¹ Voir l'excellente synthèse généalogique sur la notion de populisme en Amérique latine proposée par Diana Quattrocchi-Woisson, « Les populismes latino-américains à l'épreuve des modèles d'interprétation européens », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 56, octobre-décembre 1997, p. 161-183.

² Gino Germani, *Estructura social de la Argentina*, Buenos Aires, Raigal, 1955.

³ Torcuato di Tella, « Populismo y reforma en América Latina », *Desarrollo Económico* (Buenos Aires), vol. IV, n°16, janvier-mars 1965, p. 391-425.

Itataia et de la revue *Cadernos de nosso tempo* adoptent le terme de populisme pour désigner le cycle historique ouvert par la crise économique de 1929 et conclu par le coup d'État militaire de 1964. Reniant l'étiquette bonapartiste dont la pensée marxiste affuble volontiers les années Vargas et inscrivant la réflexion dans le contexte d'urbanisation accélérée que connaît alors le Brésil, ils mettent l'accent sur les dimensions autoritaires de l'exercice du pouvoir tout autant que sur le sentiment de représentation exprimé par une partie importante de la société pour finalement interpréter ces trente-cinq années de l'histoire brésilienne comme un processus de négociation, entre groupes sociaux aux intérêts antagonistes, d'une nécessaire modernisation sociale¹.

De ce que l'on peut donc dénommer la théorie classique des populismes historiques d'Amérique latine émergent alors, indépendamment des multiples divergences interprétatives, quelques grandes caractéristiques. Ces régimes naissent dans des contextes de crise – notamment économique – et sont incarnés par un leader charismatique qui s'inscrit dans la continuité de la figure du caudillo héritée du XIX^e siècle. Ils reposent sur les logiques de don et de contre-don, caractéristiques des pratiques clientélistes héritées de la période coloniale, et négocient volontiers avec les corps constitués (syndicats, Eglise, armée, etc.) dans une logique corporative. Ils se caractérisent par une forte tension entre légitimité démocratique et expansion du droit de vote d'une part², formes variées de répression de l'opposition – envers tout ce qui ressemble de près ou de loin à un marxiste notamment – d'autre part. Ils font un usage clivant du discours en opposant la figure polyclassiste du peuple à celle de ses ennemis. En matière économique, ils privilégient des logiques protectionnistes dans le cadre de la politique dite de substitution des importations et d'un véritable interventionnisme mettant en avant les impératifs de l'industrialisation. En matière de politique internationale, enfin, ils tentent dans le contexte de la Guerre froide de faire émerger une troisième voie, qui n'est toutefois pas celle de l'afro-asiatisme de Bandoeng ni celle du non-alignement de Brioni, afin de garantir l'indépendance nationale entre Washington et Moscou – même si cela vaut moins pour le Brésil dont la diplomatie tend naturellement à s'aligner sur celle des États-Unis depuis le tout début du XX^e siècle.³

¹ Voir notamment Celso Furtado *et alii*, *Brasil : tempos modernos*, Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 1968. Pour une histoire de la notion de populisme au Brésil, voir Angela de Castro Gomes, « O populismo a as ciências sociais no Brasil notas sobre a trajetória de um conceito », *Tempo* (Rio de Janeiro), vol. 1, n° 2, 1996, p. 31-58.

² Ainsi le péronisme est-il incontestablement le produit de la victoire électorale aux élections présidentielles du 24 février 1946, même s'il plonge ses racines dans le coup d'État du 4 juin 1943, et octroie-t-il le droit de vote aux femmes en 1947.

³ Pour compléter cette caractérisation générale, voir notamment Alistair Hennessy, « Latin America », in Ghita Ionescu et Ernest Gellner (éd.), *Populism. Its meanings and national characteristics*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1969, p. 28-61 ; Carlos M. Vilas (dir.), *La democratización*

Critiques et relégitimation de la catégorie de populisme, fin XX^e-début XXI^e siècles

La diffusion rapide et l'institutionnalisation de la catégorie de populisme dans les sciences sociales latino-américanistes n'empêchent pas qu'elle ait été l'objet de très nombreuses critiques dans le dernier quart du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle.

En premier lieu, on lui reproche de parfois mettre dans le même sac des régimes de nature très différente, par exemple lorsqu'on y incorpore l'Unité Populaire chilienne (1970-1973), alors même que le profond ancrage marxiste de Salvador Allende s'inscrit en rupture totale avec l'anti-marxisme des populismes classiques, ou la première présidence de Carlos Andrés Pérez au Venezuela (1974-1979) alors que celle-ci apparaît avant tout comme une déclinaison latino-américaine de la social-démocratie. Plus généralement, la confusion est fréquente entre clientélisme et populisme : dès lors que les sociétés latino-américaines fonctionnent sur des bases clientélares¹, toute expérience politique devient mécaniquement populiste. Le bât blesse également, en deuxième lieu, si l'on s'arrête sur le fait que de nombreux spécialistes ont qualifié de populistes ou de néo-populistes² une partie des gouvernements du « virage à gauche » qui caractérisent l'Amérique latine des années 2000, depuis le Venezuela de Hugo Chávez jusqu'à l'Équateur de Rafael Correa en passant par la Bolivie d'Evo Morales et parfois même le Brésil de Lula. Or, cette analogie implicite, qui conduit par exemple à penser le chavisme à l'aune de ce que fut le péronisme, est potentiellement porteuse de lourds contresens. En matière économique par exemple, le « virage à gauche » du XXI^e siècle est demeuré à mille lieues d'une politique d'industrialisation et de substitution des importations en profitant au contraire de l'augmentation des cours des matières premières et en entrant même parfois dans une phase de reprimarisation de l'économie. En troisième lieu, enfin, un usage commun de la notion dans les sciences sociales contemporaines tend à réduire la figure du peuple à celle d'un objet passif instrumentalisé par le pouvoir et refuse de s'interroger sur les mécanismes de l'adhésion politique alors même que cette question était au cœur de la théorie classique des populismes latino-américains. Si l'on ajoute à cela les usages médiatiques de plus en plus lâches de la notion, qui brouillent l'analyse en en faisant un simple outil de dénonciation, le

fundamental. El populismo en América Latina, México, Conaculta, 1995 ; Francisco Entrena Durán, « Los populismos y la formación del Estado-nación en América Latina », *Anuario de Estudios Americanos* (Madrid), vol. 53, n°1, 1996, p. 101-121.

¹ Sur ce point, voir l'ouvrage classique d'Alain Touraine, *La Parole et le sang. Politique et société en Amérique latine*, Paris, Odile Jacob, 1988.

² Le « néo » ne change rien à l'affaire puisqu'il induit au moins l'idée d'une filiation à défaut d'une pleine et entière reproduction.

populisme semble devenu complètement inopérant en tant que catégorie des sciences sociales.

De là découlent certaines tentatives pour proposer des notions alternatives afin de désigner ce que furent le cardénisme au Mexique, l'*Estado Novo* au Brésil ou le péronisme en Argentine. Nombreux sont les historiens, par exemple, qui ne qualifient plus les populismes historiques de la sorte, mais préfèrent les notions de régimes nationaux-populaires – revenant d'ailleurs ainsi à l'une des catégorisations proposées par Torcuato di Tella dès les années 1960 –, nationaux-développementalistes ou nationaux-étatistes¹. Sur le versant de la science politique, Alain Rouquié rejette dans un ouvrage récent le concept de populisme jugé « flasque et passe-partout » et propose un idéal-type, au sens wébérien du terme, permettant de penser non seulement le politique en Argentine depuis le milieu du XX^e siècle, mais aussi certaines évolutions politiques plus globales au cours du dernier demi-siècle. Depuis Perón jusqu'à Erdogan, cet idéal-type serait celui de la démocratie hégémonique où les consultations électorales réalisées dans un cadre pluraliste constituent le marqueur fort de l'exercice de la souveraineté populaire, mais où l'érosion progressive de l'État de droit, la pratique massive de la propagande et la puissance de l'appareil d'État teintent le moment électoral d'une dimension de plus en plus plébiscitaire et où les logiques de conservation du pouvoir l'emportent progressivement sur le strict respect des textes constitutionnels et de la volonté populaire².

Cela étant dit, il faut aussi faire une part importante à la double logique de resémantisation et de relégitimation de la catégorie « populiste » que l'on trouve dans l'œuvre du philosophe argentin Ernesto Laclau et, notamment, dans l'essai intitulé *La Razón populista* paru en 2005³. Au contraire de ce qu'affirment de nombreux politistes depuis la fin de la Guerre froide, le populisme ne serait pas la face sombre de la démocratie, mais l'une de ses matrices centrales au travers de la dimension agonistique du discours dont il est porteur. La transformation politique et sociale ne pouvant plus venir du prolétariat dans le contexte de l'effondrement du socialisme réel, la figure du peuple se substituerait alors à celle des ouvriers en tant que matrice de la modernisation sociale. Le populisme apparaît donc ici sous un nouveau jour où il incarnerait tout entier le politique à l'heure de la « fin de l'histoire ». Profondément ancrées dans l'histoire argentine, depuis le péronisme historique des années 1946-1955 jusqu'au kirchnérisme des années 2000, les thèses de Laclau ont rapidement circulé vers l'Europe – notamment par le biais de sa compagne, la

¹ Voir, par exemple, les travaux de l'historien brésilien Daniel Aarão Reis Filho et, notamment, « Estado e Trabalhadores. O Populismo em questão », *Locus. Revista de História* (Juiz de Fora), vol. 13, n° 2, 2007, p. 87-108.

² Alain Rouquié, *Le Siècle de Perón. Essai sur les démocraties hégémoniques*, Paris, Seuil, 2016.

³ Ernesto Laclau, *La Razón populista*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2005.

philosophe belge Chantal Mouffe, dont les propres travaux contribuent à la resémantisation de la notion de populisme – et sont devenues des références majeures pour le parti *Podemos* et Pablo Iglesias en Espagne ou encore pour le mouvement de la France Insoumise et Jean-Luc Mélenchon¹, rappelant ainsi utilement la centralité ancienne de l'Amérique latine dans la théorisation de la catégorie de populisme.

Le populisme ou le politique à l'heure des médias de masse

Ces éléments étant posés, il reste à savoir ce qu'une histoire culturelle du politique – perspective presque totalement absente de l'abondante littérature internationale consacrée au populisme² – pourrait apporter à la conceptualisation de la notion. Car il n'est pas anodin d'observer que l'avènement des régimes traditionnellement considérés comme populistes en Amérique latine dans les années 1930-1950 est exactement contemporain de la consolidation des cultures de masse au travers des trois médias dominants de l'époque : la presse dans toutes ses déclinaisons, la radio et le cinéma. Gino Germani l'avait noté de manière allusive en signalant, pour le cas du péronisme, « une large utilisation des médias de masse, et notamment de la radio » pour la construction d'une relation de proximité entre le leader charismatique et le peuple³. Avant Vladimir Poutine s'exhibant torse nu en train de pêcher en Sibérie ou de faire du cheval dans la steppe, il y eut en effet Perón posant non moins virilement sur une moto dans la presse illustrée argentine. L'on sait par ailleurs qu'il n'y a guère d'images de Getúlio Vargas s'adressant à la foule sans un microphone et une caméra à proximité permettant la radiodiffusion immédiate du discours ou sa projection dans les séances d'actualité des cinémas brésiliens. Et des travaux récents ont montré

¹ La référence au « virage à gauche » de l'Amérique latine dans les années 2000 est d'ailleurs centrale dans le discours de Mélenchon. Indépendamment de la proposition de faire adhérer la France à l'Alliance Bolivarienne pour les Amériques qui figurait dans le programme présidentiel de la France Insoumise en 2017, il a notamment fait du slogan des *piqueteros* argentins en lutte contre les politiques d'austérité néo-libérales « *Que se vayan todos* » le titre d'un livre paru en 2010 (*Qu'ils s'en aillent tous. Vite, la révolution citoyenne*, Paris, Flammarion, 2010) et vulgarisé une partie des thèses de Laclau et Mouffe dans *L'ère du peuple* (Paris, Fayard, 2014).

² Parmi les rares exceptions, voir Matthew B. Karush, Oscar Chamosa (éd.), *The New Cultural History of Peronism. Power and Identity in Mid-Twentieth-Century Argentina*, Durham, Duke University Press, 2010.

³ Gino Germani, «El surgimiento del peronismo. El rol de los obreros y de los migrantes internos» en Carolina Mera y Julián Rebón (eds.), *Gino Germani: la sociedad en cuestión*, Clacso, Buenos Aires, 2010, p. 618.

comment la « révolution acoustique » de l'entre-deux-guerres avait constitué un puissant instrument de propagande dans le Mexique de Lazaro Cardenas et de son successeur¹.

L'entrée dans l'ère des médias de masse apparaît donc comme une matrice aussi importante dans la construction du leadership populiste – au détriment des formes les plus traditionnelles de la représentation politique que sont les partis par exemple – que la vieille tradition caudilliste latino-américaine. Au-delà même de la question classique de la propagande, elle explique également la dimension volontiers émotionnelle et mélodramatique des régimes que l'on désigne de la sorte, notamment au moment des grands drames qui parcourent leur histoire depuis la mort d'Evita Perón en juillet 1952 jusqu'à celle de Hugo Chávez en mars 2013 en passant par le suicide de Vargas en août 1954 – qui donna lieu à un tirage à 720 000 exemplaires de la revue illustrée brésilienne *Cruzeiro* alors qu'elle n'avait jusque-là jamais dépassé 80 000. Vu sous l'angle de la mise en scène du pouvoir à l'heure des cultures de masse, le populisme apparaît alors comme l'essence même du politique, sous toutes les latitudes et plus que jamais à l'heure du règne de la télévision et des médias numériques. En cela, la catégorie semble alors définitivement perdre toute forme de pertinence pour désigner quelque parti, mouvement ou leader spécifique que ce soit.

¹ Voir notamment Joy Elizabeth Hayes, *Radio Nation. Communication, Popular Culture, and Nationalism in Mexico, 1920-1950*, Tucson, University of Arizona Press, 2000 ; et Priscila Pilatowsky Goñi, *Para dirigir la acción y unificar el pensamiento: Propaganda y revolución en México 1936-1942*, thèse de doctorat en histoire (dir. Guillermo Zermeño Padilla), Mexico, Colegio de México, 2014.